
Michèle Perret, *Introduction à l'histoire de la langue française*

Paris, Armand Colin, 2014

Sylvie Bazin-Tacchella



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/peme/10559>

DOI : 10.4000/peme.10559

ISSN : 2262-5534

Éditeur

Société de langues et littératures médiévales d'oc et d'oïl (SLLMOO)

Référence électronique

Sylvie Bazin-Tacchella, « Michèle Perret, *Introduction à l'histoire de la langue française* », *Perspectives médiévales* [En ligne], 37 | 2016, mis en ligne le 15 janvier 2016, consulté le 26 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/peme/10559> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/peme.10559>

Ce document a été généré automatiquement le 26 novembre 2020.

© Perspectives médiévales

Michèle Perret, *Introduction à l'histoire de la langue française*

Paris, Armand Colin, 2014

Sylvie Bazin-Tacchella

RÉFÉRENCE

Michèle Perret, *Introduction à l'histoire de la langue française*, 4^e édition revue et mise à jour, Paris, Armand Colin, 2014, 240 p.

- 1 Par son format pratique et ses choix pédagogiques, la nouvelle édition de l'ouvrage de Michèle Perret répond tout comme les éditions précédentes (1998, 2001, 2008) aux ambitions d'un manuel d'initiation à l'histoire de la langue française, en s'intéressant à la fois à l'histoire externe et interne du français, mais l'intérêt de l'ouvrage ne s'arrête pas là : il se présente comme une histoire « raisonnée » de la langue française et fait la part belle aux acquis de la recherche et aux discussions encore en cours. On peut regretter la disparition de la page d'introduction qui offrait un résumé de la problématique de chaque chapitre et des choix typographiques pour les titres qui ne rendent pas très lisible la construction des chapitres, en absence de numérotation des parties et sous-parties.
- 2 La première partie, *La langue française et l'histoire*, s'appuie sur les acquis de la sociolinguistique pour exposer les grandes étapes de l'histoire externe du français et comporte six chapitres. Le premier chapitre évoque avec prudence les hypothèses actuelles sur l'origine des langues et sur les peuplades indo-européennes, notons cependant que la « thèse controversée » de Colin Renfrew est devenue une « séduisante théorie », qui « commence à être assez généralement admise » (p. 22). On remarque l'insertion du terme de *substrat* pour le parler des populations dominées » (p. 24), en revanche celui de *superstrat* n'est pas introduit à propos des parlers des tribus germaniques. Les deux notions auraient également pu apparaître en commentaire du tableau des principales familles de langues indo-européennes et formation du français

(p. 25), pour expliquer les traits en pointillé qui vont du gaulois ou du francique vers le français. Mais ces notions qui résument le rôle joué par d'autres langues non romanes dans la formation du français sont utilisées et définies dans le chapitre suivant (p. 30 et 35). Si le gaulois est présenté comme une langue divisée en de nombreux dialectes, il est surtout question d'une langue au singulier, langue maternelle de populations colonisées, face à un latin qui devient langue officielle. Même en simplifiant les choses, il faudrait rendre compte de la complexité sur les plans spatial et temporel de la diglossie, la colonisation n'étant pas un phénomène brutal ou homogène. D'autre part, la présentation du « latin qui se parle en Gaule » comme « un latin plus tardif que le latin classique » est assez malheureuse (p. 31), même s'il est question dans la comparaison avec l'espagnol de différents latins (v. « le caractère nettement plus soutenu et conservateur du latin ibérique » dans la citation de W. van Wartburg, p. 32). Cependant, l'ajout dans la bibliographie de fin de chapitre de *Mille ans de langue française* (A. Rey, F. Duval, G. Siouffi, 2007), avec l'indication d'une « analyse très fine de la progression, très inégale selon les régions, de la latinisation de la Gaule » corrige un peu cette présentation monolithique. Dans le chapitre 4, *Le français devient langue officielle*, il est question d'une double diglossie jusqu'au premier tiers du XIX^e siècle : latin/français standard et français standard/dialectes. Il n'est pas sûr que la notion de *français standard* convienne avant la fin de la période considérée. Parler de *processus de standardisation* (p. 49) est plus juste. Il faudrait corriger dans le § consacré aux textes non littéraires en français (p. 52) ce qui concerne Ambroise Paré qui n'a pas été reçu en 1554 docteur de l'Université, mais maître en chirurgie, et ce effectivement, malgré sa piètre connaissance du latin, et déplacer cette remarque au § suivant qui porte sur le XVI^e siècle. Il faudrait également un peu nuancer la présentation de l'ordonnance de Villers-Cotterêts (1539) : l'obligation de rédiger en français les actes juridiques ne consacre pas encore le français comme *langue officielle*, mais veut rendre plus efficace l'administration du roi dans les provinces (« C'est par ailleurs sans doute commettre un anachronisme que de supposer que la couronne, en promulguant cet édit, avait dans l'idée de contribuer à la propagation de la langue française au détriment des vernaculaires au-delà des cours de justice », T. Lodge, *Le français. Histoire d'un dialecte devenu langue*, Paris, Fayard, p. 174 – ouvrage d'ailleurs utilisé et signalé par M. Perret). Le chapitre 5 met bien en place les étapes de la formation de la *langue majoritaire*, moins liée comme on l'a longtemps pensé à la réussite d'un dialecte au détriment des autres, le « francien », que de l'existence d'une langue commune, qu'on appelle « la langue du roi », non parce que c'est la langue parlée par le roi, mais que cela devient la langue du pouvoir (p. 66-67). L'élaboration consciente du français et la recherche de normes se développent au XVI^e siècle et s'accroissent aux siècles suivants. Mais le français demeure jusqu'à la Révolution la langue d'une minorité, car la population majoritairement rurale parle patois. Il faudra les grandes lois scolaires et l'exode rural pour faire du français le seul moyen de communication. Le chapitre 6 reprend les principales causes historiques de l'expansion du français, comme langue héréditaire, puis comme langue colonisatrice, avant d'évoquer les français et les créolisations et de dresser un tableau de la situation actuelle du français dans le monde.

- 3 La deuxième partie, *La langue française et le changement linguistique*, consacrée à l'histoire interne du français, débute par deux chapitres qui traitent des facteurs de changement : le chapitre 7 insiste à juste titre sur l'instabilité phonétique, encore aujourd'hui, notamment sous l'influence de la graphie et explique la remise en cause de la notion de loi phonétique par les travaux des dialectologues et des sociolinguistes.

Cependant le chapitre présente les principales transformations du latin au français, ainsi que les principaux types de changements phonétiques. Les références bibliographiques auraient pu être actualisées. Le chapitre 8 veut montrer que les effets des changements phonétiques ne suffisent pas à rendre compte de toutes les transformations. Au sein de la langue s'opèrent des substitutions de formes pour éviter des confusions ou répondre à des besoins. Les régulations par le jeu d'analogies de formes apparaissent dans les paradigmes, notamment verbaux. L'exemple des marques de la première personne, qui illustre le mécanisme de l'analogie, a été déplacé en annexe (document 7). À ce sujet, on regrettera que le tableau qui compare les formes de plusieurs verbes aux personnes du singulier en ancien français présente des pronoms personnels sujets, alors que ceux-ci ne sont pas encore en ancien français des indices de personne. Selon H. Frei (1929), auquel Michèle Perret fait référence, la créativité de la langue permet de satisfaire des besoins, en partie contradictoires : besoins d'assimilation, d'invariabilité, de différenciation ou de clarté, de brièveté ou d'expressivité. La fin du chapitre a été modifiée pour intégrer la présentation du concept de grammaticalisation, utilisé de façon large par les linguistes diachroniciens, pour rendre compte d'un phénomène, à la fois progressif et irréversible, de réinterprétation de matériaux linguistiques, comme la transformation du démonstratif latin *ille* en article défini ou en pronom personnel (p. 134-135 et p. 151) ou celle du verbe plein *habere* qui devient un auxiliaire de passé composé ou de futur (p. 145). Après un chapitre consacré à la formation du lexique français, les deux chapitres suivants (chapitres 10 et 11) offrent des vues condensées très éclairantes sur les principaux changements linguistiques affectant le groupe nominal, en particulier sur l'origine des pluriels et des genres (p. 130-134) et sur la systématisation de l'emploi de l'article (p. 134-137) et sur le verbe, notamment l'évolution sémantique des systèmes d'opposition des tiroirs verbaux (p. 146-151). Le format de l'ouvrage ne permet pas toujours de développer suffisamment certaines questions clés, comme l'ordre des mots (p. 137-138), qui sont aujourd'hui bien documentées.

- 4 La dernière phrase du chapitre 3 (*L'ancien français : naissance d'une langue*) semblait répondre par avance à la critique : « En fait, la notion d'orthographe (façon correcte d'écrire) n'existe pas encore. Si l'on utilise ici ce terme anachronique, plutôt que celui de « graphies » que préfèrent les spécialistes du Moyen Âge, c'est du fait de la perspective diachronique adoptée dans cet ouvrage et de la nécessité de maintenir le même concept d'un bout à l'autre de l'évolution de la langue » (p. 47). D'ailleurs, dans le chapitre 12 sur la formation de l'orthographe, Michèle Perret indique dans une note vouloir donner au mot *orthographe* le sens de « meilleure façon de représenter l'oral », d'où cette affirmation pour le moins curieuse : « À partir du milieu du XI^e siècle, l'orthographe de l'ancien français commence à fixer ses règles, ce qui n'exclut pas la variation » (p. 154). En quoi le maintien d'un concept non pertinent serait justifié par la perspective diachronique de l'ouvrage ? Il suffit de parler de *graphie* (« c'est la manière d'écrire les sons ou les mots de cette langue, sans référence à une norme ou au système de langue », Nina Catach, *L'Orthographe française*, A. Colin, 2012, p. 26), notion plus large et utile au regard de l'histoire du français. L'orthographe implique une norme qui ne fait pas partie des états anciens du français, tout lecteur intéressé par la formation du français peut le comprendre. Cette volonté discutable de généraliser le terme *orthographe* n'enlève cependant rien à l'intérêt des analyses de ce chapitre, notamment pour des étudiants qui doivent désormais s'intéresser aux questions de graphie et de phonétique dans la perspective de l'histoire de la langue. L'ouvrage plus récent (2004)

de B. Cerquiglini, *La Genèse de l'orthographe française (XII^e-XVII^e siècles)*, pourrait être ajouté à la bibliographie.

- 5 La troisième partie intitulée *Études de linguistique diachronique* reprend les *Documents et méthodes* des premières éditions qui ont conservé toute leur pertinence. La bibliographie comprend 130 titres, soit une cinquantaine de plus que l'édition de 2008, dont une douzaine d'ouvrages récents ; quelques titres ont disparu.
 - 6 En résumé, un ouvrage révisé qui répond toujours dans l'ensemble à ses objectifs ambitieux dans un format réduit.
-

INDEX

Mots-clés : histoire du français

Keywords : history of French

Parole chiave : storia della lingua francese

AUTEURS

SYLVIE BAZIN-TACCHELLA

Professeur de langue médiévale – université de Lorraine